



PARTICIPANTES

Marion TERRAZ

ÉDITRICE



Nancy B. PILON

AUTRICE



Une brève introduction à l'ouvrage...

Véritable ode au respect, à la confiance et l'acceptation de soi et de l'autre, l'histoire de Roselionne est émouvante et poignante à tous égards. Coup de coeur de notre association, nous avons tenu à nous entretenir avec l'autrice Nancy B. Pilon et Marion Terraz, éditrice de l'ouvrage pour la maison d'édition Alice Jeunesse, afin de souligner et mettre en lumière leur travail respectif à travers cet échange que nous vous invitons à découvrir.

Quelques mots sur la maison d' édition...

Alice Jeunesse se définit comme étant une maison d'édition jeunesse engagée. Réflexion émotion et éveil de l'esprit-critique des jeunes lecteurs sont les maîtres-mots pour qualifier la finalité du travail passionné des éditeurs de la maison. Leur souhait est avant tout de transmettre des messages et des valeurs importantes à travers la lecture.

LIRE : Madame Terraz, afin que nos lecteurs puissent en apprendre davantage sur Alice Jeunesse, nous souhaiterions vous poser des questions sur vos origines et votre organisation.

Pouvez-vous nous raconter l'histoire de la maison d'édition, ses débuts etc. ? Combien de personnes travaillent aujourd'hui pour la maison d'édition ? Quels sont les rôles de chacun ? Comment se décompose votre structure ?

M.T : La maison d'édition a été fondée en 1995 et était d'abord consacrée à des livres plutôt centrés sur l'art, l'architecture en Belgique. Depuis 2001, Alice Jeunesse ne produit plus que de la littérature jeunesse. Aujourd'hui, nous sommes 4 personnes à travailler dans la structure : Mélanie, éditrice et directrice ; Camille, graphiste ; Adélie, responsable de promotion ; et moi-même, éditrice et responsable des droits étrangers. Nous travaillons aussi avec beaucoup d'externes pour les foires, les réseaux sociaux, etc.

LIRE : Nous souhaitons désormais nous focaliser sur votre métier. Il est vrai que lorsque l'on pense à ce qu'est un ouvrage, le travail des éditeurs est peu souvent mis en lumière.

Comment le définiriez-vous?

Vous vous qualifiez comme étant une maison d'édition engagée, est-ce que cet engagement a toujours été présent ou s'est-il manifesté plus tard?

M.T : Le travail éditorial est, à mes yeux, tout le processus de transformation du texte brut vers sa forme finale : le livre. L'éditeur.rice est le.a coordinateur.rice de la conception. Il met en relation chaque professionnel.le du livre en partant du manuscrit jusqu'au livre terminé. Un peu comme un chef d'orchestre, qui organise tous.les musicien.nes.

L'engagement de la maison d'édition est venu petit à petit, avec les valeurs des personnes qui y travaillent, et il évolue constamment. Chaque jour, à chaque rencontre ou lors de chaque processus, nous nous rendons compte de nouvelles choses et nous essayons d'être toujours plus attentives aux problématiques qui nous entourent et de respecter nos valeurs.

LIRE : Concernant vos choix éditoriaux, nous sommes curieuses de comprendre votre processus de sélection et les raisons qui ont motivé le choix de *Roselionne*.

*Quels sont les éléments que vous prenez en compte dans la sélection de vos auteurs et ouvrages ? Comment ce travail a été mis en application pour l'ouvrage *Roselionne* ? Quels éléments vous ont amenés à publier cet ouvrage ?*

M.T : Concernant *Roselionne*, c'est un cas un peu particulier puisqu'il s'agit d'un roman publié au Québec par la maison d'édition Québec Amérique, dont nous avons acheté les droits de diffusion en Europe (en français). Donc le roman se présentait déjà en tant qu'objet fini. Quand nous l'avons lu, nous avons toutes eu un gros coup de cœur pour la thématique du consentement et nous avons pensé que *Roselionne* s'intégrerait très bien dans notre catalogue.

Cependant, la version du Québec est assez différente de la nôtre. Tout d'abord, nous avons souhaité rajouter des illustrations et les faire coloriser (la version originale étant en noir et blanc) pour mieux inscrire le roman dans notre collection Primo, dédiée aux jeunes lecteur.rices. Nous avons donc contacté l'illustratrice qui s'est chargée de cette partie du travail. Ensuite, nous avons « lissé » le texte et nous avons changé quelques termes de vocabulaires qui étaient très propres au Québec, pour que la lecture soit plus aisée pour les jeunes francophones européens.

Je réalise que je me suis un peu éloignée de la question. Pour choisir un texte ou un livre qui va s'intégrer à notre catalogue, nos critères sont simples : le texte doit être de la fiction, et doit respecter les valeurs auxquelles nous sommes attachées. Tout le reste fonctionne purement à ce que l'on aime ou pas lors de la sélection des manuscrits. Pour *Roselionne* donc, nous aimions beaucoup le texte et les illustrations et la thématique nous semblait parfaitement en accord avec ce que nous souhaitons véhiculer au sein de la maison d'édition.

LIRE : Nous avons lu que le respect (de soi, de l'autre, de l'environnement), l'ouverture d'esprit, l'entraide et le dialogue sont des valeurs que vous souhaitez transmettre à vos jeunes lecteurs.

Comment un ouvrage comme Roselionne est-il représentatif des idéaux que vous prônez ?

Comment voyez-vous l'avenir de votre maison d'édition ? Allez-vous renforcer votre engagement ? Y a t il de nouveaux thèmes que vous souhaitez explorer ?

M.T : Tout d'abord, le thème du consentement est inévitablement lié au respect de l'autre et à la bienveillance. C'est une thématique qui était peu présente dans notre catalogue, en tout cas pour la tranche d'âge visée par *Roselionne*. Le roman apporte vraiment de façon simple, claire et sans doute possible les notions de consentement, respect, le fait d'apprendre aussi à dire non. C'est vraiment un texte qui vise à expliquer aux plus jeunes ces sujets et qui le fait brillamment.

Notre engagement se renforce tout seul de jour en jour, via l'actualité, notre apprentissage personnel et bien sûr, les effets de mode également. Pour l'avenir, nous aimerions aller toujours vers plus d'engagement, et être toujours plus fières des livres que nous faisons. Certains thèmes nous parlent beaucoup actuellement, comme l'écologie, mais ce n'est pas toujours facile de trouver ou de créer un bon livre à ce sujet. Nous voulons que le processus soit naturel, non forcé.

LIRE : Pour en revenir à l'ouvrage *Roselionne*, nous souhaiterions prendre un peu de hauteur et en savoir davantage sur votre collaboration.

Comment vous êtes-vous connues ? Quelles ont été les phases importantes de votre collaboration et comment a-t-elle débutée ? Avez-vous pour projet de collaborer sur la publication d'autres ouvrages ?

M.T : Comme je vous le précisais précédemment, nous avons connu l'ouvrage via la maison d'édition du Québec, donc le cas est un peu particulier. Nancy va peut-être vous parler de sa relation avec son éditeur québécois, je pense que ça serait intéressant. En tout cas, nous avons prévu, de notre côté, de publier au moins un des romans suivant *Roselionne*, qui s'intitule *Reste assise*, *Éloïse*, et qui aborde le sujet du handicap via la petite sœur de Roseline.

Quelques mots sur l'autrice...

Enseignante mais aussi auteure engagée et féministe assumée, Nancy B. Pilon souhaite à travers son travail mettre en lumière, des sujets sociétaux de grande importance. D'une extrême polyvalence, l'autrice aborde dans ses ouvrages les notions de sexisme, différence, tolérance etc.

N.B.P : Je connaissais Alice Jeunesse parce que j'ai des albums dans ma classe (je suis aussi enseignante) et à la maison édités par cette maison. J'adore la facture visuelle des albums, les thèmes choisis, bref, c'est une maison d'édition vers laquelle je me tourne régulièrement quand il est temps de faire des petits ajouts à mes différentes bibliothèques. Je ne connais pas Marion personnellement, je ne l'ai même jamais vue !! Nous habitons chacune de notre côté de l'Atlantique. Notre collaboration a débuté par l'intermédiaire de la personne responsable des droits internationaux dans ma maison d'édition québécoise, Québec-Amérique. Je dirais que les phases importantes de notre collaboration se situent surtout au niveau de l'adaptation de mon manuscrit « québécois » pour un lectorat européen. Il faut s'assurer de trouver le bon vocabulaire pour rendre l'histoire accessible sans dénaturer le récit. Marion est toujours très ouverte à mes commentaires et mes suggestions. Nous avons, pour le moment, des projets sur la glace que nous espérons concrétiser.

LIRE : Nancy B. Pilon, comme nous l'avons mentionné auparavant *Roselionne* est un récit touchant qui aborde divers sujets.

Comment avez-vous choisi les thèmes de votre histoire ? Quelles ont été vos principales inspirations ?

N.B.P : Je suis une autrice féministe assumée. En 2016, au Québec, j'ai dirigé un ouvrage collectif visant à sensibiliser le lectorat sur la culture du viol. C'était tout juste avant le #metoo. Au Québec, nous avons eu un autre mouvement de dénonciation : #agressionnondénoncée. Suite à cette prise de parole des victimes, on se questionnait beaucoup sur l'existence même de la culture du viol, on remettait en question le choix des mots, on passait beaucoup de temps à débattre sur la sémantique plutôt que sur le fond.

On s'accrochait à la version très cinématographique du mot viol, une agression violente, anonyme, au fond d'une ruelle, près d'un conteneur si possible. J'ai eu envie de vulgariser le concept en demandant à 17 autres auteur.rice.s, journalistes, illustrateurs, photographes, etc de se joindre à moi pour offrir une définition plus juste et plus vaste du concept.

Pendant la tournée de presse, on me demandait souvent quelles étaient les solutions et je répondais systématiquement l'éducation. Mais je réalisais qu'on manquait d'outils, comme pédagogue, comme parent, comme adulte pour aborder le sujet avec les jeunes enfants. À force de répéter que les outils étaient inexistantes, j'ai fini par me convaincre que je pourrais peut-être en créer un. Je ne voulais pas faire un document de référence, des gens spécialisés dans le domaine le font très bien déjà.

Je suis d'avis que les mots, les histoires, ont ce pouvoir magique de semer des graines et de changer le monde. C'est par la fiction que je suis passée, en racontant une histoire inspirée d'un fait vécu : la chevelure rousse trop touchée, elle a existé ! Une collègue du pensionnat avant une chevelure à la *Roselionne* et nous étions fascinées par la longueur, l'épaisseur et la couleur de ses cheveux. J'ai moi-même touché les cheveux de cette collègue à plusieurs reprises.

Les cheveux me semblaient être une façon accessible de parler de consentement. Je voulais éviter les drames, la violence, les traumatismes. Je ne voulais impliquer aucun geste affectif et encore moins sexuel. Je voulais qu'on puisse comprendre que le consentement, ça se bâtit avec 1000 petits gestes du quotidien et qu'en le comprenant en dehors de la sexualité, on pouvait plus facilement imposer ses limites.

LIRE : Nous évoquons les thèmes abordés dans votre ouvrage et lorsque nous nous sommes penchées sur la liste de vos œuvres, ces derniers ont pour point commun des thèmes traitant de la différence, la construction de l'identité, la découverte et l'acceptation de soi et de l'autre.

Ce sont des sujets qui peuvent être parfois délicats à aborder et à expliquer même entre adultes, *comment arrivez-vous à retranscrire ces thèmes dans vos récits afin qu'ils soient compris principalement auprès d'un public jeune ?*

N.B.P : Je pense que tout peut être expliqué aux enfants. Ils ont une capacité de comprendre le monde plus grande que ce qu'on voudrait bien croire ! Comme dans n'importe quelle histoire, si on veut que le lecteur comprenne ce que nous essayons de dire, il doit se reconnaître dans l'histoire qu'il est en train de lire. Il n'y a pas de plus grand catalyseur que de se sentir vu.

Je crois que ce qui fonctionne, c'est justement de ne pas essayer de passer un message précis, mais de raconter une histoire, de faire vivre des émotions. Dans mon écriture, surtout quand je m'adresse aux enfants, j'essaie d'appliquer la maxime « show me, don't tell me » : montre moi, ne fait pas que me le nommer. Ainsi, au lieu d'écrire « Noah est fâché », je vais décrire comment Noah est physiquement, à l'aide d'images accessibles, pour que le lecteur se reconnaisse dans l'émotion vécue.

Quand on peut faire un parallèle entre une émotion vécue par un personnage et une que nous vivons, on se reconnaît, on voit les similitudes, on se dit « cette personne est un peu comme moi ». Ça permet de l'humaniser.

Ensuite, quand on aborde un thème plus complexe comme le consentement, les stéréotypes de genre ou l'affirmation de soi, le lecteur est plus ouvert, naturellement plus à l'écoute, parce qu'il a déjà créé ce lien avec le personnage.

Je pense que les enfants méritent des histoires où on leur parle des vraies choses, de la vraie vie, de ce qui est beau comme de ce qui est laid. C'est aussi ça la vie, le beau qui côtoie le laid et on doit apprendre à naviguer là-dedans le plus rapidement possible.

LIRE : La question féminine voire même de genre semble être également un élément central dans la constitution de vos œuvres.

Avez-vous toujours voulu concentrer ces derniers autour de cette question ? Quel a été l'importance de cet élément dans la création du personnage de Roseline Gendron ? Fut-il le fruit d'une réflexion avec l'éditeur ? La maison d'édition Alice Jeunesse étant une maison d'édition engagée, est-ce ce qui a motivé votre choix de travailler avec elle ?

N.B.P : Pour la création de Roseline, comme je me suis inspirée d'une ancienne collègue de pensionnat, au début, je ne me suis même pas posé la question. Le personnage serait féminin. Mais avec le recul, ce choix était aussi naturel : *Roselionne* aborde le sujet du consentement et plus de 85% des victimes d'agressions sexuelles sont des femmes.

Suite à l'écriture de *Roselionne*, j'ai proposé à mon éditrice québécoise les sujets sur lesquels je voulais écrire : les stéréotypes de genre, la grossophobie, le capacitisme. Comme j'essaie du mieux que je le peux de dénoncer les diverses couches d'oppressions du féminisme, automatiquement, mes personnages seront soit féminins ou adopteront des comportements dits typiquement féminins.

LIRE : En parlant du personnage de Roseline, cette dernière est fréquemment contrariée par ses camarades pour sa chevelure rousse et cherche l'aide de diverses personnes, notamment Madame Anouk, sa professeure afin de trouver une solution à ses problèmes. Nous avons vu que vous étiez également professeure.

Y avez-vous intégré votre vision du métier ? Avez-vous déjà été confronté à ce genre de situation ? Pensez-vous que le corps enseignant a un rôle à jouer dans la prévention du harcèlement ?

N.B.P : Je pense et je souhaite que les enseignant.e.s offrent cet espace sécuritaire (safe space) dans lequel chacun des petits humains qui se trouvent devant eux se sentent vus, validés et reconnus. C'est ce que j'essaie de faire au quotidien dans ma classe et je côtoie dans mon école et dans ma vie, des enseignant.e.s qui font de même. Madame Anouk est inspirée de ma meilleure amie dans la vraie vie, Anouk Simpson, une enseignante remarquable qui met l'élève qui est devant elle au centre de ses interventions.

Tous les adultes ont un rôle à jouer dans la prévention du harcèlement. Les enfants apprennent ces comportements, ils ne leur sont pas innés. C'est à nous tous de changer le paradigme.

LIRE : On note l'accent qui est mis sur l'entourage de Roseline, sa famille, ses camarades d'école, l'école dans son ensemble.

Pourquoi était-il important de mettre ça en avant ? Quel est l'apport de ces rôles au sein du récit ?

N.B.P : Quand on est enfant, notre univers est composé de notre cellule familiale (ou l'équivalent), le cercle social de nos parents, notre école et les gens qui s'y trouvent. Comme j'essaie d'être le plus réaliste possible dans mon écriture, il m'est important de camper mes récits dans des univers dans lesquels les enfants vont se retrouver : tout le monde a une maison (ou la grande majorité), tout le monde va à l'école. C'est encore en lien avec le fait d'être vu, de sentir qu'on existe, qu'on n'est pas seul à vivre une situation..

LIRE : Tout au long du récit, nous sommes témoins de l'évolution de Roseline, qui passe de Roseline/Rosie la petite souris ou à Roseline/Rosie la lionne dont s'inspire le titre de votre livre.

Y-a t-il une symbolique particulière derrière ce choix de surnoms et en quoi sont-ils le reflet du changement qui s'opère chez Roseline ? Pourquoi ce choix titre Roselionne au lieu d'utiliser les surnoms mentionnés dans le récit et comment l'idée vous est-elle venue ?

N.B.P : Je n'ai aucun crédit pour le titre ! C'est d'ailleurs ma bête noire en tant qu'auteurice : trouver le titre est toujours un parcours du combattant ! Le titre de travail de *Roselionne* était « Ne touche pas à ma tignasse » et je le trouvais très ordinaire. C'est mon éditrice québécoise, Stéphanie Durand qui a trouvé ce mot-valise lors d'une séance de brainstorm.

Il y a effectivement une symbolique entre la souris, la lionne et les changements qui s'opèrent chez Roseline tout au long de l'histoire. Au début, elle ne sait pas comment s'exprimer, elle ne veut pas déranger, ne pas prendre de place, comme une souris. Plus l'histoire avance, plus elle prend confiance, plus elle alimente son courage, plus elle s'impose, comme le lion. Le choix des images est essentiel pour moi. Dans mon écriture, je veux que l'enfant voit dans sa tête ce qui se passe, mais le sente aussi dans son corps.

LIRE : L'ouvrage *Roselionne*, fut suivi par les publications *Noah-pas-le-droit* et *Reste assise Eloise*, qui sont tous deux des personnages que l'on retrouve dans *Roselionne* et qui arborent dans leurs récits respectifs les thèmes que nous évoquions précédemment.

Souhaitez-vous créer un univers littéraire autour de ces sujets ? Existe-t-il des thèmes ou des genres que vous aimeriez explorer dans vos futurs projets d'écriture ? Sont-ils différents des thèmes que vous abordez généralement ?

N.B.P : Dès que j'ai eu l'idée de *Noah-pas-le-droit*, je savais que je voulais continuer dans le même univers que *Roselionne*. Comme dans la vraie vie, les enfants qui vont dans cette école, qui fréquentent cette ruelle ont des réalités différentes.

J'aimais l'idée qu'un personnage principal d'un livre devienne un personnage secondaire ou même tertiaire dans un autre, comme dans la vraie vie aussi. On est tous le personnage secondaire de quelqu'un !

Un 4^e roman est sorti au printemps au Québec ; *Forte comme Naila* dans lequel j'aborde la grossophobie, le rapport au corps. J'ai une idée pour le 5^e, mais il y a des discussions à avoir, rien n'est encore confirmé (à suivre !).

Nous vous remercions chaleureusement pour le temps que vous avez consacré à répondre à nos questions. Ce fut un grand plaisir de vous lire.

Laliya N'Diaye et July de Matos pour l'association L.I.R.E.